





# **Les théories de la motivation**



Fabien Fenouillet

# Les théories de la motivation

DUNOD

DU MÊME AUTEUR, CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

*La motivation*, 2017, 3<sup>ème</sup> édition

En collaboration avec Philippe Carré, *Traité de psychologie de la motivation*,  
2019

En collaboration avec Alain Lieury, *Motivation et réussite scolaire*, 2019,  
4<sup>ème</sup> édition

Mise en page : Belle Page

<p>Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.</p> <p>Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements</p>	 <p><b>DANGER</b> LE PHOTOCOPIAGE TUE LE LIVRE</p>	<p>d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.</p> <p>Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).</p>
--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------	------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------

© Dunod, nouvelle présentation, 2023

11 rue Paul Bert – 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN 978-2-10-079322-8

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

---

# Table des matières

---

INTRODUCTION À LA DEUXIÈME ÉDITION	1
INTRODUCTION À LA PREMIÈRE ÉDITION	3
<b>1. Rapide historique du concept de motivation</b>	3
<b>2. Définition</b>	9
<b>CHAPITRE 1 PRÉSENTATION DU MODÈLE INTÉGRATIF DE LA MOTIVATION</b>	15
<b>1. Principes</b>	17
<b>2. Ensemble conceptuel motif</b>	20
2.1 Ensemble conceptuel motif primaire	21
2.2 Ensemble conceptuel motif secondaire	25
<b>3. Ensemble conceptuel prédiction</b>	40
3.1 Catégorie conceptuelle relation expectation-valeur	42
3.2 Catégorie conceptuelle distinction expectation-valeur	43
3.3 Catégorie conceptuelle expectation de contrôle	45
3.4 Catégorie conceptuelle prédiction imaginaire	46
<b>4. Ensemble conceptuel prise de décision</b>	47
4.1 Catégorie conceptuelle engagement	51
4.2 Catégorie conceptuelle décision	52
<b>5. Ensemble conceptuel stratégie</b>	54
5.1 Catégorie conceptuelle stratégie cognitive	55
5.2 Catégorie conceptuelle stratégie émotionnelle	57
<b>6. Ensemble conceptuel comportement</b>	58
<b>7. Ensemble conceptuel résultat</b>	59
<b>8. Concepts associés au modèle intégratif</b>	61
<b>CHAPITRE 2 PRÉSENTATION INTÉGRÉE DE 101 THÉORIES MOTIVATIONNELLES</b>	65
<b>1. Principe de classification</b>	67
<b>2. Conceptions motivationnelles des motifs primaires</b>	69
2.1 Instinct	69
2.2 Besoin psychologique	78

<b>3. Conceptions motivationnelles des motifs secondaires</b>	106
3.1 Valeur	106
3.2 But	120
3.3 Intérêt	138
3.4 Estime de soi	148
3.5 Drive	156
3.6 Dissonance	161
3.7 Émotion	164
3.8 Curiosité	179
3.9 Recherche de contrôle	183
3.10 Intention	186
3.11 Traits de personnalité	193
3.12 Motifs originaux	201
<b>4. Conceptions motivationnelles liées aux prédictions</b>	210
4.1 Relation expectation-valeur	210
4.2 Distinction expectation-valeur	218
4.3 Expectation de contrôle	226
4.4 Prédiction imaginaire	234
<b>5. Conceptions motivationnelles dans le cadre de prises de décision</b>	239
5.1 Engagement	239
5.2 Décision	249
<b>6. Conceptions liées à la relation entre motivation et stratégie</b>	264
6.1 Stratégie cognitive	264
6.2 Stratégie émotionnelle	271
<b>7. Conceptions motivationnelles liées au résultat</b>	278
7.1 Le flow	278
7.2 Facilitation sociale	284
7.3 Flânerie sociale	286
CONCLUSION	291
BIBLIOGRAPHIE	293

---

## Introduction à la deuxième édition

---

Cette deuxième édition est l'occasion de faire le bilan de l'intérêt que représentent non seulement le recensement des théories motivationnelles en général mais aussi le modèle intégratif en particulier.

En ce qui concerne les théories de la motivation, les années qui séparent cette première édition de la deuxième n'ont pas vu l'émergence de nouvelles théories motivationnelles. Il est cependant difficile de l'établir avec certitude tant la production scientifique dans ce domaine est foisonnante. Il serait ainsi possible d'inclure d'autres théories, « oubliées » lors de la première édition, comme celle de Sansone et Smith (2000) sur la régulation de l'intérêt ou encore celle de Berridge (2004) qui porte un regard neuropsychologique sur la distinction entre vouloir et aimer dans les processus motivationnels. Ces deux théories mettent en évidence qu'il est actuellement difficile d'avoir un recensement exhaustif de l'ensemble des théories motivationnelles tant cet univers théorique est vaste et toujours effervescent. Cependant, s'il est difficile de déterminer les contours du nombre de théories motivationnelles, il reste possible d'affirmer que les théories qui ont le plus de poids à la date d'aujourd'hui sont bien présentes dans cette nouvelle édition, comme elles l'étaient dans la précédente. L'objectif n'étant pas de recenser l'ensemble des théories motivationnelles mais bien de donner une meilleure compréhension de ce phénomène au travers notamment du modèle intégratif de la motivation.

Il est important de rappeler que le modèle intégratif de la motivation, présenté dans cet ouvrage, a pour principal objectif de broser une vision d'ensemble des théories motivationnelles. En effet, si chaque théorie motivationnelle a pour ambition de donner une vision générale de la motivation, deux théories peuvent utiliser des concepts très différents pour le faire. À titre d'exemple, parmi une centaine, la théorie de l'autodétermination (Deci & Ryan, 2002) estime que la motivation s'explique fondamentalement par la présence de besoins psychologiques alors que pour la théorie du positionnement d'objectif (Locke & Latham, 1990), la motivation est intimement liée à la définition des buts que se fixe l'individu. Ces deux théories sont de bons exemples du problème que pose actuellement la motivation, car elles sont à la fois modernes et occupent une place importante si on se réfère au grand nombre de citations dont elles bénéficient l'une et l'autre. Cependant, elles reposent sur des concepts (but et besoin) qui sont très différents. Le modèle intégratif s'attaque précisément à cette difficulté d'articulation.

La théorie de l'autodétermination, avec une explication en termes de besoins psychologiques, vise une explication qui se situe à la racine de l'ensemble des motivations humaines. Du point de vue du modèle intégratif, elle explique les motifs primaires du comportement. La théorie du positionnement d'objectif n'a pas cette ambition et cherche plutôt à expliquer ce qui va plus directement motiver l'individu. Pour le modèle intégratif, il s'agit de motifs secondaires. Il s'avère que, globalement, les motifs primaires sont à la base des motifs secondaires pour l'ensemble des théories motivationnelles. Ainsi, dans l'exemple que nous avons pris, les buts sont forgés à partir des besoins. Ces deux théories peuvent donc s'articuler conceptuellement même si aucune des deux ne cherche explicitement à le faire. Le modèle intégratif de la motivation permet donc d'obtenir une vision d'ensemble des théories motivationnelles permettant de situer chaque théorie dans un schéma plus global qui devrait permettre au lecteur non seulement d'articuler au mieux les théories entre elles, mais aussi de comprendre en quoi les concepts théoriques qu'utilise chaque théorie peuvent ou non aller ensemble et ce qu'ils ont comme ressemblances et différences.

Cette vision plus globale que cherche à offrir cet ouvrage est donc son principal objectif. Le choix a été fait de présenter le modèle intégratif avant de présenter les théories mais il est sans doute important d'avoir un minimum de connaissance sur la motivation pour comprendre l'intérêt de la démarche intégrative. Pour les lecteurs qui ne connaissent pas du tout le concept de motivation, il est donc plutôt conseillé de consulter les théories motivationnelles dans un premier temps avant de revenir ensuite sur le modèle intégratif. Bien entendu, pratiquement chacune des théories présentées ici nécessiterait un ouvrage complet. Pour les lecteurs qui s'intéressent particulièrement à l'une ou l'autre des théories motivationnelles, il faut donc de ne pas en rester aux quelques lignes de présentation et utiliser la bibliographie pour aller plus loin.

---

## Introduction à la première édition

---

---

### 1. Rapide historique du concept de motivation

---

*Il n'est pas rare d'entendre parler de la motivation dans la presse ou de la trouver invoquée par un voisin ou un ami pour décrire certaines forces plus ou moins mystérieuses qui expliquent le comportement d'un proche. Pourtant, ce mot si commun n'est apparu que très récemment et son usage s'est propagé seulement à partir du milieu du vingtième siècle (Mucchielli, 1981 ; Feertchak, 1996).*

L'essor de cette utilisation n'est sans doute pas étranger au développement d'une société favorisant l'initiative individuelle dans tous les domaines. En effet, comprendre pourquoi l'individu agit lorsque rien ni personne ne le contraint à le faire est sans aucun doute un élément déterminant de la compréhension de nombreux contextes, tant professionnel, institutionnel que familial. Quel marchand ne rêve pas de comprendre les motivations des consommateurs, quel enseignant celles des élèves ou quel politique celles des électeurs ? En l'absence de contraintes, la motivation est donc cette explication qui éclaire la cause de l'action d'un individu. Autrement dit, pour beaucoup, la motivation est cette cause qui explique le comportement humain. Elle explique pourquoi l'élève brillant est motivé par l'école, pourquoi le consommateur est motivé par tel achat plutôt que par tel autre et pourquoi l'électeur va déposer dans l'urne ce bulletin en particulier. En termes de causes, comprendre celles qu'explicite la motivation permet également de comprendre pourquoi non seulement l'élève brillant apprend mais aussi et surtout pourquoi il y passe tant d'heures. En effet, comprendre la motivation, c'est mettre le doigt sur une cause qui dépasse une simple vision mécaniste du comportement humain car c'est aussi comprendre pourquoi l'individu « veut » ou non faire des efforts et persister dans ses actions (nous parlerons dans ce cas de volition, comme nous le verrons plus loin).

Historiquement, cette cause cherchait à expliquer l'origine de tous nos comportements. En utilisant le concept d'instinct, les toutes premières théories motivationnelles (James, 1890 ; McDougall, 1908) affichaient clairement cette ambition. Cependant, comme nous pouvons

le constater actuellement, il n'existe pratiquement plus de théories modernes de la motivation qui reposent sur ce terme. À la place, d'autres « causes » ont émergé tout au long du xx<sup>e</sup> siècle. L'un des concepts phares dans ce registre explicatif, qui, lui, est toujours utilisé de nos jours, est sans doute celui de besoin. Par hypothèse, de nombreuses théories motivationnelles actuelles postulent que différents besoins seraient *in fine* la cause de tous nos comportements. Cependant, un rapide tour d'horizon dans ce champ pléthorique permet de constater que les besoins sont loin d'être les seules causes invoquées par de nombreuses théories motivationnelles. Parmi les autres concepts utilisés, il est possible de citer ceux de but, d'intérêt, de curiosité, d'émotion, de valeur ou de dissonance.

Au final, s'il reste possible de dire que la motivation a pour ambition d'expliquer la cause du comportement, l'utilisation de tous ces concepts en brouille largement l'utilisation. D'autant plus qu'actuellement, si la motivation vise à proposer une cause et l'explication qui va avec, cette dernière ne donne pas nécessairement lieu aux conséquences qui devraient lui être associées. Par exemple, si pour nombre de parents et d'enseignants l'intérêt de l'élève est capital pour la réussite scolaire, la recherche, elle (Schiefele, Krapp et Winteler, 1992), montre qu'il n'existe que des corrélations très faibles avec les performances scolaires. Autrement dit, la motivation de l'élève n'est pas forcément en relation avec ses performances, un élève motivé n'est pas nécessairement un élève qui réussit. Cet exemple est assez révélateur puisqu'il permet facilement de mettre en évidence que si la motivation se veut être une cause, elle n'est pas, dans de nombreux cas, l'unique cause de conséquences très nombreuses. Dans l'exemple des performances scolaires, il existe de nombreuses autres « causes » qui peuvent aussi bien et même mieux expliquer ces mêmes performances. Ce constat, qui s'observe assez communément quand on cherche à comprendre la motivation des individus, questionne bien au-delà du champ de la motivation.

S'il paraît si difficile d'établir ce constat, il est presque raisonnable de se demander pourquoi nous en sommes arrivés à postuler que le comportement humain avait une cause. En effet, il nous semble actuellement logique d'estimer qu'il existe des règles et donc des causes qui régissent tous les comportements, qu'ils soient humains mais aussi animaux. Pourtant, historiquement, cette relation n'est pas aussi évidente qu'il y paraît. D'ailleurs, ce n'est pas un hasard si le premier grand concept qu'il est possible de rattacher maintenant au champ de la motivation, l'instinct, permet tout aussi bien d'expliquer le comportement animal que celui de l'homme. C'est sans doute dû en grande partie à

Darwin (1859), qui est à la fois à l'origine de l'utilisation de ce terme pour décrire le comportement humain et du rapprochement que nous faisons actuellement entre l'homme et l'animal. Il suffit de lire son livre sur la filiation de l'homme (1871) pour se rendre compte que bien avant les premières théories psychologiques de la motivation de James (1890) ou de McDougall (1908), cet auteur évoquait déjà une multitude d'instincts humains. Or, comme le note Cofer (1985), jusqu'au <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, il existait une scission très nette entre la motivation du comportement humain et celle de l'animal. L'étude du comportement animal était basée sur des réflexes ou des instincts auxquels ce dernier était supposé réagir passivement. En revanche, il était considéré que l'être humain agissait de manière créative sur la base de sa raison et de sa volonté.

Cette tradition d'une distinction entre le comportement de l'homme et celui de l'animal remonte à l'Antiquité puisqu'elle trouve ses racines dans la pensée grecque (notamment la séparation que fait Platon dans *Phédon* entre le corps et l'âme, qui serait propre à l'être humain) et le rationalisme. Pour Cofer (1985), la pensée grecque insistait particulièrement sur l'importance des connaissances afin que l'être humain puisse faire les bons choix. C'est la raison qui permet à l'être humain de ne pas être dominé par ses passions. Sans elle, l'homme n'est effectivement pas différent de l'animal, qui n'aurait d'autre choix que de les subir passivement.

C'est donc Darwin en 1859 qui mettra fin à cette distinction. Cette conception insufflée par sa théorie de l'évolution a donc également eu pour conséquence de concevoir que le comportement humain serait, tout comme le comportement animal, déterminé (Cofer, 1985). Autrement dit, l'homme tout comme l'animal ne peuvent pas être libres de leurs choix. Avec l'éviction du « libre choix » de la compréhension du comportement humain, certains concepts comme ceux liés à l'exercice de la volonté ont fait l'objet, à une époque peu éloignée, d'un certain ostracisme. Si l'être humain est le jouet de déterminants qui dépassent l'exercice de sa volonté, il n'y a pas lieu, pour les conceptions purement déterministes du comportement humain, de considérer que l'homme puisse être l'agent de son propre comportement.

Pourtant, si le comportement humain peut s'expliquer par la présence de certaines causes, d'une part toutes ces causes ne sont pas motivationnelles et d'autre part cette compréhension est rarement liée à la présence d'une seule mais plutôt d'une multitude de facteurs dont le poids explicatif est différent. Si nous reprenons l'exemple de la performance scolaire, l'intérêt peut être considéré comme un facteur motivationnel mais il en existe d'autres qui ont nettement plus de

poids comme le sentiment d'efficacité personnelle (Bandura, 2003). En plus de ces facteurs motivationnels, il est possible de prendre en compte le niveau de connaissances antérieur de l'élève, niveau qui a, lui, en général, un impact très important sur la performance. Ainsi, comme nous pouvons le voir, si les conceptions modernes de la motivation sont bien déterministes, elles sont loin de s'enfermer dans un déterminisme strict où la connaissance de quelques mécanismes causaux serait suffisante pour prédire le comportement et où surtout l'être humain serait « agi » de l'extérieur sans aucun ressort interne. En effet, les théories modernes de la motivation ne se contentent pas d'avancer des causes, elles cherchent avant tout à prédire les conséquences de ces causes. Dans cette entreprise, une multitude de causes, ou plutôt de facteurs, sont avancés et ceux qui expliquent le mieux les conséquences sont retenus au détriment des moins explicatifs. Pour ce qui consiste à relier causes et conséquences, les théoriciens de la motivation ne s'intéressent plus seulement aux causes initiales du comportement mais aussi à celles qui sont plus intermédiaires et, dans ce cadre, les vieilles notions liées à la volonté, qui avaient été abandonnées, sont actuellement redécouvertes.

Le concept d'« agentivité », au cœur de la théorie du sentiment d'efficacité personnelle, pose bien la nature des défis qui surgissent en adoptant ce type de démarche, comme le note avec acuité Bandura (2009) : « L'esprit humain est générateur, créateur, proactif et réflexif, non pas seulement réactif. L'enterrement de Descartes et de sa vision dualiste du monde nous oblige à relever l'immense défi explicatif qui consiste à bâtir une théorie physicaliste de l'agentivité humaine et une théorie cognitive non dualiste » (p. 20-21).

De même, le concept de « volition » connaît une certaine résurrection depuis une vingtaine d'années aux travers de différentes théories (Heckhausen, 1986 ; Achtziger et Gollwitzer, 2008 ; Gollwitzer, 1999 ; Kuhl, 1987).

Kuhl (1987) explique les problèmes que pose sa réintroduction : « le concept de volition a été écarté par le contentieux créé par l'exercice d'une libre volonté sur laquelle pèse le risque d'une régression infinie<sup>1</sup> quand il s'agit de postuler l'existence d'un "homuncule" contrôlant la représentation des tendances à l'action. Pour éviter ces problèmes, les psychologues de la motivation ont adopté une théorie à un niveau

---

1. Si un homuncule contrôle le comportement de l'être humain, alors qui contrôle cet homuncule ? La réponse à cette question est impossible à moins d'une régression infinie.

prenant en compte la force de la tendance à l'action comme fonction de deux catégories de variables, nommées valeur du résultat attendu de l'action et expectation qu'un certain niveau de performance produise le résultat » (p. 280, traduction libre).

Finalement, si les conceptions les plus modernes de la motivation réintroduisent des concepts qui redonnent à la pensée humaine un rôle actif et non plus simplement passif dans sa propre motivation, l'origine de cette dernière s'en trouve d'autant complexifiée. De plus, comme le dit Bandura (2009), même si la « raison » peut de nouveau prendre part, dans le cadre de certaines théories, aux explications d'ordre motivationnel, il n'existe pas pour autant de théories scientifiques qui reposent sur une conception clairement dualiste. Autrement dit, même si, pour de très nombreuses théories, cette question sort largement de leur champ, les conceptions motivationnelles semblent accrédi-ter l'idée qu'en définitive, la motivation repose sur le fonctionnement organique car ce dernier est le siège de l'esprit. C'est ce siège organique que toutes les théories reconnaissent implicitement comme étant à la source de tous les comportements.

L'étude de la motivation doit-elle pour autant se résumer à celle du fonctionnement du cerveau, voire à ses constituants, les neurones ? La synthèse de Berridge (2004) sur « les concepts motivationnels en neurosciences comportementales » (il s'agit d'une traduction personnelle du titre de son article) est très éclairante à ce niveau. L'auteur y examine de nombreux modèles motivationnels pour en éprouver la validité d'un point de vue neurologique et physiologique. Il aboutit ainsi au constat qu'il n'existe pas, à l'heure actuelle, de théorie motivationnelle permettant d'expliquer le déclenchement d'un état aussi « simple », d'un point de vue psychologique, que la faim. Par exemple, les théories homéostatiques qui ont dominé les neurosciences motivationnelles pendant de très nombreuses années peuvent difficilement expliquer pourquoi un animal nourri à heure fixe connaît la faim en dehors de tout déficit physiologique à l'heure des repas. Manifestement, l'anticipation de la faim joue un rôle qui est loin d'être négligeable dans son déclenchement. Au-delà de l'exposé passionnant que propose l'auteur sur les explications apportées par telle ou telle théorie, il apparaît que le débat en neurosciences porte exclusivement sur la compréhension des mécanismes physiologiques et/ou neurologiques. La compréhension fine de cette mécanique du besoin est d'une importance centrale pour le débat théorique qui se déroule en neurosciences, mais il est frappant de constater comment la granularité de cette analyse laisse une place extrêmement réduite aux explications purement psychologiques.

Les grands concepts liés à l'existence de besoins psychologiques, véhiculés par des théories majeures de la motivation comme celles de Maslow (1943) ou de Deci et Ryan (2002) font partie d'une autre réalité qui doit donc être qualifiée, pour une question de clarté, de psychologique.

Il semble qu'il faille actuellement scinder le débat motivationnel sur plusieurs niveaux (à l'image du concept d'échelle d'observation proposé par Desjeux, 2004) qui, chacun, peuvent expliquer des mécanismes et des réalités très différentes sans pour autant être contradictoires. L'explication neurologique de la faim relève d'une autre réalité que celle qui est utilisée par Deci et Ryan (2002) pour expliquer la nature du besoin d'autodétermination. De même, les explications motivationnelles fournies par la sociobiologie accréditent la thèse de Darwin concernant l'impact des gènes sur le comportement humain. C'est ainsi qu'il est possible de montrer, y compris chez l'homme (Daly et Wilson, 2001), que le choix du partenaire sexuel va dans le sens de la maximisation d'une transmission génétique de qualité. Il ne faut malgré tout pas perdre de vue qu'il s'agit là d'une explication distale du comportement (Leger *et al.*, 2001) et qu'il reste nécessaire d'en déterminer les causes proximales, qui peuvent justement être éclairées par les modèles purement psychologiques.

Ainsi, la motivation peut avoir plusieurs origines en fonction du niveau d'analyse et du point de vue adoptés.

Pour les théories psychologiques, l'origine de la motivation ne va pas au-delà des concepts de besoin ou d'instinct en fonction de la théorie considérée. Connaître dans le détail le fonctionnement neurologique, chimique ou encore moléculaire, de ce que les psychologues appellent « besoin » pourrait conduire à remettre en cause certaines conceptions psychologiques de la motivation, mais sans pour autant remplacer un niveau d'explication purement psychologique qui reste indispensable pour comprendre les causes les plus immédiates du comportement. Ces causes peuvent, elles-mêmes, être sous l'influence de facteurs plus discrets pour les raisons évoquées plus haut.

Les lignes qui vont suivre se situent à ce niveau d'analyse, qualifié de psychologique, et ne vont donc pas à ce titre considérer les modèles qui postulent qu'il est nécessaire de descendre à un niveau neurologique ou au contraire de passer à une observation sociétale, pour comprendre les phénomènes motivationnels.

Pour autant, même si pour les exigences de cet exposé il est nécessaire d'établir un point de vue psychologique, la réalité de ce dernier fait toujours l'objet d'un débat passionné entre scientifiques.

La réalité psychologique, surtout en introduisant des conceptions liées à l'agentivité (Bandura, 2009) ou à la volition (Kuhl, 1987), doit nécessairement se distinguer, au moins en l'état actuel des connaissances, du somatique pour exister. Pour certains auteurs, cette distinction est plus que problématique. Damasio (1995) estime que « c'est là qu'est l'erreur de Descartes : il a instauré une séparation catégorique entre le corps, fait de matière, doté de dimensions, mû par des mécanismes, d'un côté, et l'esprit, non matériel, sans dimension et exempt de tout mécanisme, de l'autre ; il a suggéré que la raison et le jugement moral ainsi qu'un bouleversement émotionnel ou une souffrance provoquée par une douleur physique, pouvaient exister indépendamment du corps. Et spécifiquement, il a posé que les opérations de l'esprit les plus délicates n'avaient rien à voir avec l'organisation et le fonctionnement d'un organisme biologique » (p. 337). Un des problèmes majeurs que pose la psychologie de la motivation vient sans doute de cette ambiguïté et de ce soupçon qui pèsent sur les théories non explicitement « biologisantes » surtout, et y compris, celles basées sur une vision computationnelle de l'homme qui ne font qu'entretenir la distinction entre le corps et l'esprit et qui ne sont à ce titre qu'une vision moderne de cette scission pour Damasio (1995).

---

## 2. Définition

---

Comme nous avons pu le voir, la motivation vise à expliquer pourquoi nous agissons, à établir la cause de notre comportement. Cependant, même si la motivation permet effectivement d'établir la cause du comportement, elle n'est de toute façon pas l'unique facteur explicatif du comportement. Ainsi, même si la motivation vise à expliciter la cause du comportement humain, ce n'est pas au travers de cet objectif qu'il est possible d'en définir la spécificité. En fait, si la motivation cherche à établir la cause du comportement, c'est avant tout pour rendre compréhensible la nature de ce mouvement qui le dynamise. D'ailleurs, étymologiquement, le terme « motivation » vient du verbe latin *moveo*, qui veut dire mouvoir, bouger. C'est donc bien cette idée de mouvement que cherche à comprendre la motivation. Il est donc possible d'établir une première définition sur cette idée force.

Définition simplifiée : la motivation est ce qui explique le dynamisme du comportement.
-----------------------------------------------------------------------------------------

Cette définition simplifiée a l'avantage de ne pas perdre de vue ce qui est au cœur de toutes les théories motivationnelles. Cependant, cette simplification peut sembler excessive quand on considère celles que proposent différents auteurs dont voici quelques exemples :

- ↓ Pour Ford (1992), « la motivation est un construit intégratif qui représente la direction qu'emprunte l'individu, l'énergie émotionnelle et l'expérience affective soutenant ou inhibant le mouvement allant dans cette direction, et l'ensemble des attentes que l'individu peut avoir sur le fait d'atteindre à terme cette destination » (p. 78, traduction libre).
- ↓ Pour Campbell *et al.* (1970), « la motivation individuelle est liée 1. à la direction du comportement ou à ce que l'individu choisit de faire quand plusieurs alternatives sont possibles ; 2. à l'amplitude, ou à la force de la réponse (*i.e.* l'effort) une fois que ce choix est fait ; et 3. à la persistance du comportement ou à la façon dont il est soutenu » (p. 340, traduction libre).
- ↓ Pour Vallerand et Thill (1993) « le concept de motivation représente le construit hypothétique utilisé afin de décrire les forces internes et/ou externes produisant le déclenchement, la direction, l'intensité et la persistance du comportement » (p. 18).

Il existe un consensus dans ces trois définitions : la motivation est ce qui explique la direction du comportement. Au-delà de ce consensus, il est possible de remarquer que ces définitions s'accordent pour dire que la motivation est ce qui soutient ou fait persister le comportement ou le mouvement. La question du choix est en revanche spécifique à la définition de Campbell *et al.* (1970), là où Ford (1992) est le seul à insister sur le rôle de l'émotion.

Toutes ces définitions permettent de mettre en évidence les effets de ce dynamisme (orientation, persistance). Cependant, elles ne spécifient pas certains points qui mériteraient d'être clarifiés. Par exemple, si les définitions de Ford (1992) et de Campbell *et al.* (1970) évoquent l'individu, celle de Vallerand et Thill (1993) peut laisser supposer que la motivation pourrait expliquer le comportement d'un groupe d'individus. Un autre aspect encore plus important à souligner, même si l'individu est motivé à agir par une tierce personne ou par un quelconque élément extérieur, le dynamisme motivationnel reste un phénomène interne. La définition de Vallerand et Thill (1993) est à ce niveau plutôt ambigu puisqu'elle laisse supposer que la motivation pourrait être une force externe, ce qui semble très difficile à admettre. Imaginons par exemple qu'il soit possible de connecter une puce dans le cerveau

des êtres humains afin qu'ils agissent aux ordres d'une simple télécommande, serait-il possible de dire que la télécommande motive l'être humain ? De mon point de vue, dans la mesure où il n'y a aucun dynamisme interne, il n'y aurait pas lieu de parler de motivation dans ce cas. En prenant en compte ces remarques, voici la définition globale de la motivation qui est proposée dans le cadre de cet écrit :

Définition générale : la motivation désigne une hypothétique force intra-individuelle protéiforme, qui peut avoir des déterminants internes et/ou externes multiples, et qui permet d'expliquer la direction, le déclenchement, la persistance et l'intensité du comportement ou de l'action.

Le niveau explicatif de la motivation est celui de l'individu. Appréhender la motivation d'un groupe veut donc dire comprendre la, ou les forces qui animent chaque membre du groupe et donc essentiellement celle(s) de l'individu en groupe.

Il est nécessaire de distinguer la motivation qui reste un hypothétique phénomène interne, de ses déterminants qui peuvent également être internes mais aussi externes. Par exemple si la menace d'une sanction (déterminant externe) peut expliquer le changement de comportement d'un élève, elle ne caractérise pas la nature de la force (ou motivation) qui modifie le comportement. Cette sanction doit avoir un relais interne, par exemple en termes de peur, de honte ou d'anxiété pour expliquer la nature de la force (ou motivation) qui entraîne le changement de comportement.

Il n'existe pas une seule forme de motivation. La motivation est avant tout un terme générique, généralement utilisé à défaut d'une spécification plus précise sur la nature exacte de la force qui produit un comportement ou une action. En fonction du contexte, d'autres termes peuvent être utilisés pour définir plus précisément la nature de cette force. Les notions telles que « but », « besoin », « émotion », « intérêt », « désir », « envie », et bien d'autres encore, peuvent être utilisées pour une description plus précise.

Les conceptions théoriques qui permettent d'expliquer la motivation de l'individu sont multiples (au moins une centaine) et pour beaucoup multifactorielles. Les variables qui permettent de comprendre l'origine de la motivation sont, elles aussi, non seulement innombrables mais peuvent aussi être internes (comme les attributions ou les traitements automatiques de certaines informations) ou externes (comme une récompense).

Les effets de cette force interne qu'est la motivation sont nombreux et variés, et appartiennent à l'une des quatre catégories suivantes :

*Direction* : la motivation est une force qui oriente l'individu vers certaines finalités. Le comportement motivé a un sens qui peut être interprété ou analysé en fonction du ou des résultats produits. Sans la prise en compte de la finalité du comportement, il peut être difficile d'interpréter et de comprendre la motivation qui le sous-tend. Par exemple, en vertu du sens qu'elle a pour l'individu, l'inaction peut être motivée. De même, certains comportements peuvent paraître inadaptés ou liés à des dysfonctionnements cognitifs (notamment ceux liés aux conduites d'échec) tout en étant clairement motivés.

*Déclenchement* : un des effets les plus visibles de la motivation est lié à la modification du comportement. Par exemple, la motivation va expliquer pourquoi l'individu passe du repos à l'activité. Cependant, les modifications comportementales peuvent s'expliquer par des mécanismes cognitifs sans qu'il soit nécessaire d'invoquer une motivation. Par exemple, l'individu peut comprendre que les moyens qu'il met en œuvre sont inadaptés pour produire le résultat recherché et donc décider en conséquence de modifier son comportement. Dans ce cas, le déclenchement de ce nouveau comportement est attribuable à la cognition, non à la motivation. Si le déclenchement est, bien entendu, une modification du comportement, il marque également le début de quelque chose et confère à ce titre un sens au comportement. Le déclenchement n'est donc pas lié à un simple ajustement comportemental, mais révèle la présence d'une nouvelle motivation.

*Persistence* : adopter un comportement sur la durée peut s'expliquer d'un point de vue motivationnel à partir du moment où son maintien nécessite l'exercice volontaire d'une certaine force (les théories volitionnelles se basent sur le concept de volonté pour expliquer la persistance de l'action ; la théorie de l'autodétermination estime que le *self* cherche à satisfaire ses besoins fondamentaux). Expliquer la persistance consiste donc à comprendre la nature de cette volonté de faire perdurer l'action ou le comportement.

*Intensité* : l'intensité est sans doute l'effet motivationnel le moins ambigu. La production d'un effort s'explique nécessairement par la présence d'une force. Cette absence d'ambiguïté peut, dans certains cas, entretenir une certaine confusion. Un individu peut produire un effort avec pour objectif de paraître motivé en vue d'obtenir certains avantages octroyés par un observateur. Dans ce cas, la finalité est

d'apparaître motivé, et ce, indépendamment de la finalité de l'activité considérée.

Comme nous pouvons le constater, cette définition générale permet avant tout de caractériser la motivation au travers des effets qu'elle produit. Par exemple, l'employeur qui constate qu'un employé arrive à l'heure tous les matins va estimer que cet employé est bien motivé par son emploi. Cependant, si le fait de persister permet de penser qu'il y a bien motivation, cela n'explique en rien la nature de cette motivation. Autrement dit, le fait de constater qu'il y a persistance ne permet pas de dire pourquoi il y a persistance. L'explication de ce pourquoi est du ressort des théories motivationnelles. Ainsi, si la définition générale permet de caractériser la motivation, elle n'explique pas pour autant ce qu'elle est, c'est-à-dire sa nature. C'est un problème d'autant plus complexe que de nombreuses théories motivationnelles s'appuient sur des conceptualisations en termes de but, d'intérêt, d'envie, de besoin ou de curiosité pour parler de la motivation.

Dans ces conditions, il est délicat de proposer une définition de la motivation explicitant sa nature sans s'enfermer dans une conception particulière. Même s'il semble très difficile d'éviter cet écueil, il reste possible de proposer une définition théorique reposant sur des catégories les plus générales possibles. Par exemple, la théorie de l'autodétermination (Deci et Ryan, 2002) estime qu'il existe deux grandes catégories de motivations, les intrinsèques et les extrinsèques, dans lesquelles peuvent être classées d'autres formes de motivation (comme l'intérêt) ou qui peuvent servir à classer les différents motifs de l'action individuelle. Cette classification est utilisée pour expliciter la nature des motivations individuelles. Par exemple, pour Deci et Ryan (2002) dans le cadre de la théorie de l'autodétermination, la persistance de l'employé peut s'expliquer par la présence d'une motivation fortement autodéterminée qui peut revêtir de multiples formes. Autre exemple, dans le cadre de cette théorie, c'est parce que l'employé travaille plus pour le plaisir que pour l'argent qu'il se montre aussi persistant.

Dans cette même logique la définition théorique de la motivation qui est proposée ici s'appuie sur le modèle intégratif de la motivation (qui va être présenté dans le paragraphe suivant). En effet ce modèle vise avant tout à proposer une classification globale des théories motivationnelles et repose donc sur des catégories relativement générales. Dans le cadre de ce modèle, pour parler de motivation, il est indispensable que l'individu ait un motif et qu'il soit en mesure d'envisager l'effet de son comportement.

Définition théorique : la motivation suppose non seulement qu'il y ait un motif au comportement de l'individu mais aussi que ce dernier soit en mesure d'anticiper les effets de ce comportement s'il se décide à agir.

Pour être complet, il est important de préciser que pour le modèle intégratif, la nature de la motivation est double. La première forme est celle de la définition théorique qui vient d'être présentée dans le paragraphe précédent. La deuxième s'explique par la présence de modèles motivationnels qui, ces dernières années, ont voulu expliquer plus particulièrement la nature des efforts que sont capables de fournir les individus dans la durée. Cette persistance de l'action est notamment cruciale pour expliquer toute une gamme de résultats qui sont centraux dans de nombreux domaines et particulièrement dans toutes les formes d'apprentissages. Les auteurs qui s'intéressent à cette deuxième forme de motivation parlent généralement de volition.

Définition de la volition : la volition est une forme de motivation qui explique pourquoi l'individu maintient dans la durée son action pour atteindre un ou plusieurs objectifs.

**PRÉSENTATION DU  
MODÈLE INTÉGRATIF  
DE LA MOTIVATION**



---

## 1. Principes

---

On peut considérer qu'il existe actuellement des modèles généraux de la motivation et d'autres se révélant particulièrement bien adaptés au traitement de certains problèmes concrets. À côté de ces modèles largement cités et utilisés, il en existe d'autres qui peuvent traiter de certains problèmes particuliers (comme celui de l'équité dans les situations de travail, Adams, 1963) ou encore éclairer une facette intrigante de la motivation (comme pour la « réactance », Brehm, 1966). Elles sont généralement méconnues et peu utilisées, sauf par les spécialistes du domaine.

La démarche qui va être présentée ici ne prétend pas remplacer, voire se substituer, à l'intérêt évident que proposent les différents modèles qui structurent actuellement le domaine de la motivation. Il s'agit plutôt de construire les ponts entre toutes ces théories, qu'elles soient ensemblistes ou non, de les situer les unes par rapport aux autres, de repérer leurs points communs mais aussi leurs différences, et ce toujours dans un souci d'articulation afin, au final, d'en tirer le meilleur parti, que ce soit au plan théorique ou pratique.

Le modèle intégratif qui va être présenté maintenant ne se conçoit donc pas comme un autre modèle motivationnel plus englobant, plus universel que les autres, et cela, pour plusieurs raisons. Contrairement aux modèles théoriques, il ne s'appuie pas sur des données, des observations ou des expériences. Son principal objectif n'est pas d'expliquer la réalité mais de proposer la classification la plus cohérente possible de ces derniers. Même atteint, cet objectif ne permettra pas de prédire tel ou tel phénomène, comme le ferait un modèle théorique, mais il facilitera le positionnement des théories les unes par rapport aux autres en proposant une structuration plausible et conceptuellement cohérente. Cette structure permet, à la fois, de proposer une vision globale sur la galaxie motivationnelle, mais peut aussi faciliter le choix d'employer telle théorie en fonction de l'adéquation entre les questions qui se posent théoriquement ou pratiquement et des grandes catégories de concepts qui ont été structurellement repérées.

Il existe plusieurs systèmes de classification qui ont permis de mettre le doigt sur différents grands principes de construction des modèles théoriques. Par exemple, la distinction introduite par Campbell *et al.* (1970) a permis de mettre le doigt sur une scission entre deux formes théoriques, dites de « processus » et de « contenu ». Pour les théories de processus, la motivation est le fruit d'une interaction entre un certain

nombre de variables significatives. Les théories de contenu cherchent principalement à identifier ce qui, dans l'environnement ou chez l'individu, est à même d'énergiser ou de soutenir le comportement. À l'heure actuelle, s'il existe des théories qui peuvent aller dans l'une ou l'autre de ces catégories, il est possible de classer de très nombreuses théories dans les deux.

En effet, en étudiant précisément les différentes théories motivationnelles, il est très fréquent qu'elles s'inspirent ou empruntent directement des concepts issus d'autres théories sans pour autant disqualifier la ou les théories dont elles s'inspirent. Dans ces conditions, il est très difficile de proposer une catégorisation permettant clairement de séparer de nombreuses théories. En revanche, il apparaît tout aussi clairement des concepts théoriques transversaux à plusieurs théories. Il est donc possible de créer, en quelque sorte, des familles théoriques s'appuyant sur l'utilisation par les théories de concepts théoriques communs. Par exemple, le concept de sentiment d'efficacité personnelle, concept inventé par Bandura (2003), est utilisé à l'identique dans la théorie de l'assignation d'objectif de Locke et Latham (2002), mais aussi dans le modèle cyclique de l'autorégulation de Zimmerman (2002) ainsi que dans le modèle général de l'autorégulation de Pintrich (2004), pour ne citer que ces quelques exemples. Dans une optique légèrement différente, d'autres théories vont réutiliser le même terme en le redéfinissant. Le concept de valence inventé par Lewin (1935) dans le cadre de la théorie des champs est utilisé dans les théories d'Atkinson (1964) ou de Vroom (1964) mais avec des définitions qui n'ont qu'une parenté éloignée avec l'initiale.

Le modèle intégratif s'appuie sur les rapprochements possibles qu'il est possible de faire au niveau des **concepts théoriques** qu'utilisent 101 théories de la motivation. La ressemblance entre ces concepts théoriques permet de fonder un ensemble qui représente une **catégorie conceptuelle**.

Le nom de ces catégories conceptuelles est dans la majorité des cas directement le terme conceptuel qu'utilisent les théories. C'est le cas, par exemple, pour le besoin ou le but, qui sont à la fois des concepts théoriques et des catégories conceptuelles dans le cadre du modèle intégratif puisque plusieurs théories motivationnelles utilisent directement ces termes à l'identique. En revanche, pour d'autres catégories conceptuelles, le terme utilisé pour définir la catégorie ne se retrouve que partiellement ou même pas du tout dans les concepts théoriques qu'utilisent les théories. C'est le cas par exemple pour « recherche de contrôle », « décision » ou « stratégie cognitive ». Le choix du ou des

termes est dans ce cas guidé par une utilisation de concepts théoriques qui présentent de fortes ressemblances sans reposer *stricto sensu* sur une terminologie identique. Par la suite, différentes parties vont détailler ces catégories conceptuelles en expliquant le lien qui permet d'indiquer quelle relation est faite entre des concepts théoriques qui peuvent reposer sur des termes différents.

Le modèle intégratif, dans l'objectif d'offrir une vision d'ensemble du construit motivationnel, permet de faire le lien entre les catégories conceptuelles au travers d'**ensembles conceptuels**. En effet, certaines catégories conceptuelles offrent des liens évidents, à l'image du besoin et de l'instinct. Ces différents niveaux de regroupement permettent de faire apparaître sept ensembles conceptuels qui sont reportés sur la figure 1.1.

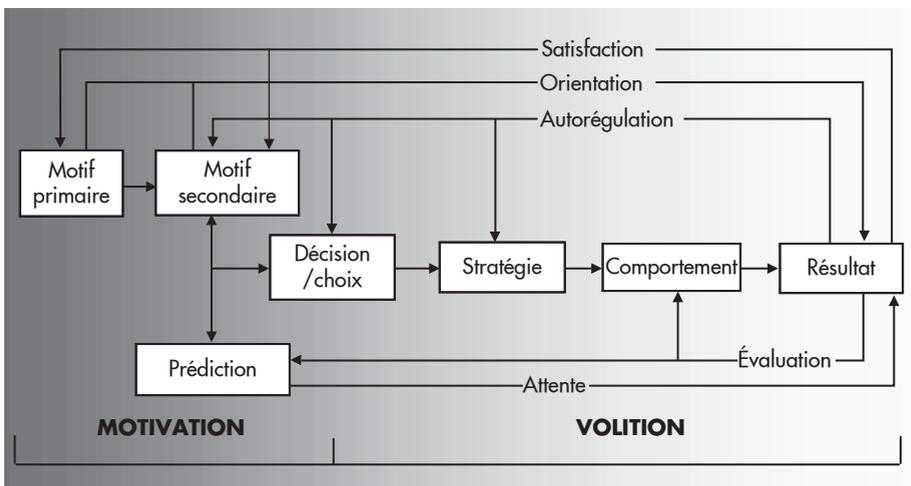


Figure 1.1 – *Modèle intégratif de la motivation*

De plus, il apparaît qu'il est possible de définir des relations d'ordre entre ces sept ensembles conceptuels : les concepts d'un ensemble en impliquent d'autres ou ne peuvent se produire avant ceux d'un autre ensemble. Par exemple, les besoins physiologiques surgissent avant les *drives*, de même que les besoins psychologiques sont présents avant les motifs qu'ils engendrent. Dans le même ordre d'idée, le choix n'a de sens que si des motifs ou des besoins préexistent. En traçant ces relations d'ordre temporel, nous obtenons un schéma qui permet de dire ce qui se passe avant quoi et ce qui se passe après, jusqu'au résultat. Cependant, pour comprendre plus précisément les relations que fait apparaître le modèle intégratif, il est nécessaire de définir plus

précisément ce que sont non seulement chaque ensemble conceptuel mais aussi les catégories conceptuelles qui s'y rattachent.

---

## 2. Ensemble conceptuel motif

---

S'il y avait une question fondamentale concernant la motivation, celle-ci consisterait à se demander quel est le « motif », la « cause », le « pourquoi » de notre comportement. Les premières recherches sur la motivation ont tenté avant tout de répondre à cette question. Les « motifs » de nos actions ont d'abord été abordés en livrant une nomenclature d'instincts (McDougall, 1908 ; James, 1890) qui ont évolué vers différentes listes de besoins (Murray, 1938 ; Maslow, 1943) jusqu'aux années cinquante, où les auteurs ont commencé à envisager autre chose que de simples énumérations. Les modèles motivationnels se sont complexifiés dans les années cinquante-soixante et il est devenu plus difficile d'appréhender simplement la motivation. La distinction introduite par Campbell *et al.* (1970) a permis de mettre le doigt sur une scission entre deux formes théoriques, dites de « processus » et de « contenu ». Cette distinction a été reprise notamment par Deci et Ryan (2000), qui estiment que la théorie de l'autodétermination fait la distinction entre le contenu des buts ou des résultats et les processus de régulation au travers desquels le résultat est poursuivi. Les besoins de base constituent pour eux le « quoi » (*what*) tandis que les processus seraient le « pourquoi » (*why*) de la poursuite des différents buts. Ainsi, ce seraient les besoins qui spécifient le contenu de la motivation et qui fournissent la base substantielle de l'aspect énergétique et directif de l'action.

Cette différenciation reste encore très intéressante pour penser globalement la motivation. Les deux premiers ensembles conceptuels du modèle intégratif reposent plus spécifiquement sur cette notion de contenu proposée par Campbell *et al.* (1970). Cependant, c'est le terme de « motif » qui a été retenu car il partage avec la motivation la même racine latine, *movere*, qui introduit l'idée de se mouvoir, le cœur de la motivation étant constitué par le dynamisme. Les motifs représentent les différentes spécifications possibles de la motivation en termes de contenu, ce qui rejoint les propos de Nuttin (1991) sans cependant totalement les recouvrir puisque, pour le modèle intégratif, les besoins se confondent avec les motifs : « les motifs (anglais : *motives*) sont les concrétisations des besoins : ils constituent la composante dynamique et directionnelle de l'acte concret. Le terme motivations (au pluriel), ou

une motivation spécifique, est souvent employé dans le même sens que motif(s) » (Nuttin, 1991, p. 35).

Deux ensembles conceptuels de motifs seraient à distinguer en fonction d'une organisation structurelle qui est explicitement ou implicitement avancée par les auteurs et que distingue Nuttin dans sa description des motifs.

Certaines théories avancent des explications qui ont pour ambition de révéler l'origine absolue du comportement, au moins d'un point de vue psychologique, alors que pour d'autres cette question est reléguée au second plan. Cette distinction permet donc de dire qu'il existe des motifs primaires qui se placent à l'origine psychologique du comportement et des motifs secondaires qui confinent la question de l'origine en arrière-plan, préférant généralement s'intéresser aux motifs les plus immédiats ou admettant que d'autres motifs sous-tendent ceux qu'ils avancent. Cette distinction entre deux formes de motivation rejoint également celle opérée dans différentes théories entre besoin et incitation (Hull, 1954 ; Atkinson, 1964). Les deux types de motifs ne sont pas contradictoires et nombreux sont les auteurs qui adhèrent explicitement à la conception hiérarchique de Carver et Scheier (1982), qui dans leur vision cybernétique du fonctionnement humain estiment que les objectifs peuvent être organisés de façon hiérarchique.

Une autre différence entre motifs primaires et motifs secondaires serait liée au fait que les théories du premier ensemble se rejoignent pour dire que l'origine de la motivation est interne, alors que pour certaines théories du deuxième ensemble, l'influence de l'environnement peut être déterminante dans ce qui explique le déclenchement de la motivation. Par exemple, le besoin est un motif primaire dont l'origine est plutôt à rechercher intuitivement dans l'organisme. À l'inverse, pour comprendre le déclenchement de la dissonance cognitive (Festinger, 1957), il faut prendre en compte certains aspects de l'environnement.

## 2.1 Ensemble conceptuel motif primaire

### 2.1.1 Catégorie conceptuelle instinct

Les motifs primaires, qui visent à expliquer l'origine de la motivation d'un point de vue psychologique, sont de deux ordres : les instincts et les besoins.

Historiquement, les premiers ont été les instincts (James, 1890 ; McDougall, 1908) mais avec des définitions différentes de ce que nous connaissons aujourd'hui. Pour le « Trésor de la langue française »

(2008), l'instinct est un « mouvement intérieur, surtout chez l'animal, qui pousse le sujet à exécuter des actes adaptés à un but dont il n'a pas conscience ». Bien entendu, il existe là aussi plusieurs définitions des instincts, mais celle-ci permet de montrer le décalage avec celle que propose McDougall (1908) au début du xx<sup>e</sup> siècle. Pour lui, « l'instinct est une disposition physiologique héritée ou innée qui entraîne son possesseur à percevoir ou à être attentif aux objets d'une certaine classe, à être en proie à des excitations émotionnelles d'une qualité particulière lors de la perception de ces mêmes objets, et à agir en fonction de cette perception d'une façon particulière ou, pour le moins, à avoir une impulsion d'action du même ordre » (traduction libre, p. 29).

À l'heure actuelle, ce concept est très peu utilisé dans les cadres théoriques sur la motivation humaine, à l'exception notable de la théorie de Pyszczynski *et al.* (1997), sur le management de la terreur existentielle. Pour ces derniers, besoins biologiques et psychologiques sont soutendus par le même instinct de préservation. La préservation de la vie est vue comme un but de niveau super-ordinal (Carver et Scheier, 1982) qui maximise les chances de transmission des gènes, tous les autres objectifs de l'être vivant dérivant de ce but instinctif.

Le rapport qui existe entre instinct et pulsion est également à mettre en évidence. Si les traducteurs des textes freudiens ont choisi le terme de « pulsion » pour traduire les demandes impérieuses de l'organisme qui s'agitent dans le « ça » psychanalytique, il semble qu'en anglais, ce soit le terme d'instinct qui ait été retenu, bien que ce choix terminologique fasse polémique pour Weiner (1992<sup>1</sup>). Il est donc possible d'estimer que la théorie psychanalytique s'appuie également sur cette même conception des instincts, qui avait cours au début du vingtième siècle.

### 2.1.2 Catégorie conceptuelle besoin

De nombreuses théories modernes ont plutôt recours au concept de « besoin ». Ce dernier est d'une redoutable simplicité. En effet, contrairement à beaucoup de concepts psychologiques, le besoin repose sur une idée principale qui est facilement compréhensible des spécialistes comme des non-spécialistes de la question : le manque. Le « Trésor de la langue française » (2008) définit le besoin de la façon suivante : situation de manque ou prise de conscience d'un manque. Cet état de

1. Par exemple, dans le livre *Beyond the Pleasure Principle* traduit en 1950 en anglais, le terme « instinct » apparaît dans 23 pages alors que celui de « drive », qui aurait été une autre traduction possible pour Weiner, est totalement absent. De même, dans *The Ego and the Id*, publié en 1923, seul le terme « instinct » est utilisé dans 11 pages.